



## Sommaire

Le mot du Président

La Fête Nationale

La bataille de Passchendaele

Le naufrage du Lusitania

L'entrée en guerre des Etats-Unis

La bataille de Gaugamelès

**MONCHARTOURN 2017**

Le mot du Président,

Il faut vivre avec la crainte du terrorisme. Les nombreux attentats de Londres, de Paris ou encore de Bruxelles (gare centrale) sont presque notre quotidien.

La présence de militaires a probablement permis d'éviter qu'un islamiste fasse exploser une bombe à clous dans le centre de la ville ou dans un train. Combien de nouvelles morts de civils et de personnes blessées à vie ont-ils permis d'éviter, nous n'en saurons heureusement jamais rien. De même à Paris, sur les Champs Elysées ou à la Cathédrale Notre-Dame. De même à Londres. Nous devons à la présence des militaires dans nos rues, de toute évidence, de nombreuses vies sauvées. Nous leur devons, de même qu'à nos policiers, une fière chandelle.

La présence des militaires dans nos rues est une décision qui fut, à l'époque, critiquée par l'opposition et qui est utile et nécessaire, les événements nous le montrent.

Il semble aujourd'hui que le principal risque en matière de terrorisme ne soit plus des attentats complexes mais le fait de « loups solitaires ». Le fait d'individus qui se radicalisent et agissent seuls, extrêmement difficiles donc à identifier en amont par nos services de renseignement.

Ce terrorisme-là continuera d'exister dans les mois qui viennent. C'est un terrorisme qui peut, lui aussi, être extrêmement meurtrier. S'il faut un exemple, citons l'attentat de Nice du 14 juillet 2016. Ce terrorisme-là n'est pas terminé. L'écrire ou le dire ne consiste pas à jouer avec les peurs des gens. Cela consiste, au contraire, à être réaliste et à ne pas jouer avec notre sécurité commune.

C'est le temps des vacances et d'un repos mérité pour la plupart d'entre nous. C'est aussi le moment de nous rassembler et de commémorer notre Fête Nationale. Le 21 juillet commémore le serment prêté le 21 juillet 1831 par Léopold de Saxe-Cobourg, premier roi des Belges, de rester fidèle à la Constitution.

Un serment qui marquait le début d'une Belgique indépendante, sous le régime d'une monarchie constitutionnelle et parlementaire. Cette Constitution garantit les libertés individuelles des citoyens et se fonde sur la séparation des trois pouvoirs : pouvoir législatif, pouvoir exécutif et pouvoir judiciaire.

C'est la loi du 27 mai 1890 qui instaure cette « fête nationale belge », sous le règne de Léopold II, afin de lier ce jour de fête pour le pays à la personne du Roi.

En septembre, nous retrouverons l'activité MONCHARTOURN commune aux cercles du Hainaut où nous visiterons le site de Bastogne Barracks, haut lieu de la bataille des Ardennes. Je vous invite à consulter les informations dans ce Contact.

Je souhaite à tous ainsi qu'à vos familles un bel été rempli de découvertes en tous genres.



*À l'occasion de la Fête Nationale,*

*Le Gouverneur de la Province de Hainaut,*

*Monsieur Tommy Leclercq,*

*À le plaisir de vous inviter,*

*Ce 21 juillet 2017, à 11 heures,*

*Au Te Deum qui sera chanté en*

*La Collégiale Sainte-Waudru à Mons.*

*L'entrée des Autorités se fera pour le portail ouest (Square  
Roosevelt)*

*Les Officiers sont attendus pour 10h30 (X)*

(X) communiquer SVP au Président, A. KICQ, votre participation au  
Te Deum avant le 7 juillet 2017

## La Bataille de Passchendaele



*Des Canadiens blessés se dirigent vers un poste de secours. Bataille de Passchendaele.  
Novembre 1917 (avec la permission de Bibliothèque et Archives PA-2107).*

La bataille de Passchendaele est un symbole frappant qui rappelle les combats boueux, la folie et les massacres insensés qui ont marqué la Première Guerre mondiale. À la fin de l'été 1917, les Britanniques lancent une série d'offensives infructueuses contre les forces allemandes détenant le plateau qui surplombe la ville d'Ypres, en Belgique. Le champ de bataille se transforme en borbier. Les forces canadiennes entrent en scène en octobre et s'emparent de la crête de Passchendaele au prix de 15 600 hommes, un grand sacrifice pour un terrain qui sera laissé à l'ennemi l'année suivante.

### Plan de Haig



*Général Haig*

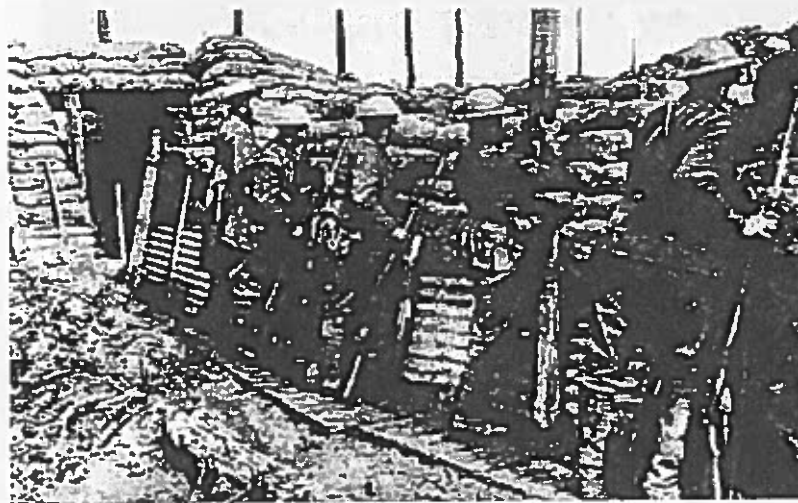
Au printemps 1917, les Allemands engagent une guerre sous-marine à outrance, coulant des navires marchands en eaux internationales. À peu près au même moment, de nombreux soldats français, à bout de forces, fomentent une mutinerie à la suite de l'échec d'une vaste offensive française sur le front Ouest. Puisque certaines armées françaises sont temporairement incapables de se battre ou réticentes à le faire, le général Douglas Haig, commandant des armées britanniques en Europe, décide de lancer une offensive britannique.

Il veut attaquer les forces allemandes postées sur le saillant d'Ypres, que ces dernières occupent depuis longtemps sur la ligne de front alliée dans la région de Flandre, en Belgique.

Le saillant est le théâtre de combats depuis 1914 (voir Deuxième bataille d'Ypres). Haig croit que si les Britanniques réussissent à percer les lignes allemandes, ils pourront aussi libérer les ports occupés servant de base aux sous-marins allemands U-Boot sur la côte de la Manche, au nord d'Ypres.

Le premier ministre britannique David Lloyd George doute du plan. La supériorité des forces de la Grande-Bretagne sur celles de l'ennemi est minime. Même s'ils réussissent à percer les lignes allemandes à Ypres, rien ne dit que les ports de la Manche pourront être capturés et, quoi qu'il en soit, l'offensive ne mettrait pas fin à la guerre. Seules de lourdes pertes en vies humaines sont à prévoir. Malgré ces craintes, le plan de Haig est approuvé. La troisième bataille d'Ypres, comme on en est venu à l'appeler, s'amorce en juillet.

### Corps canadien



Dans un premier temps, le Corps canadien, la force d'attaque du Canada constituée de 100 000 hommes (voir Corps expéditionnaire canadien), est épargné d'une participation à la campagne de Haig de 1917. Le Corps, ayant récemment triomphé en avril sur la crête de Vimy, est plutôt chargé d'attaquer les Allemands qui occupent la ville de Lens (voir Bataille de la côte 70), en France, dans l'espoir de détourner les ressources allemandes de la bataille principale du saillant d'Ypres.

À la mi-juillet, alors que les Canadiens se préparent à attaquer Lens, l'artillerie britannique bombarde, sur une période de deux semaines, une série de crêtes à peine visibles qui s'élèvent légèrement autour du saillant où sont postés les Allemands, y compris la crête de Passchendaele et ce qu'il reste de sa ville en ruine.

Depuis 1914, les combats avaient transformé la région en une plaine ravagée, dépourvue d'arbres et de végétation, et criblée de cratères d'obus. Ces batailles avaient aussi détruit l'ancien système de drainage de la Flandre, qui canalisait l'eau de pluie hors des champs. Lors de la nouvelle offensive, l'explosion de millions d'obus additionnels, combinée à des pluies torrentielles, donne rapidement au champ de bataille des airs d'apocalypse : un borbier marécageux et pulvérisé, parsemé de cratères remplis d'eau assez profonds pour qu'un homme puisse s'y noyer, et, pour empirer les choses, des tombes de soldats tués lors des combats précédents remontées à la surface.

## Attaque britannique



Le 31 juillet, les troupes britanniques, appuyées par des douzaines de chars d'assaut et par un contingent français, attaquent les tranchées allemandes. Au cours du mois qui suit, des centaines de milliers de soldats des factions opposées attaquent et contre-attaquent sur un sol détrempé, couvert d'une épaisse boue, dans un paysage gris quasi exempt d'immeubles ou de couvert naturel et sous une incessante pluie d'obus explosifs, d'éclats d'obus et de tirs de mitrailleuses. Les progrès sont faibles. Près de 70 000 hommes rattachés à certaines des meilleures divisions d'assaut de la Grande-Bretagne meurent ou sont blessés.

Au début septembre, Haig refuse de mettre fin à l'offensive, malgré les pressions politiques émanant de Londres. En septembre, des divisions australiennes et néozélandaises se joignent aux troupes britanniques épuisées sur le champ de bataille, mais le résultat demeure le même. Les troupes alliées bombardent, attaquent et occupent une partie du terrain ennemi, pour être ensuite délogées par des contre-attaques allemandes.

En Octobre, Haig se tourne vers les Canadiens. Il est déterminé à poursuivre le combat malgré l'affaiblissement de ses armées et le sacrifice de ses soldats.

### Opposition de Currie

Haig ordonne au lieutenant-général Arthur Currie, nouveau commandant du Corps canadien, de venir combattre autour de Passchendaele, en Belgique, avec ses quatre divisions. Currie s'y oppose, car il considère qu'il s'agit d'une attaque téméraire qui pourrait occasionner la perte de 16 000 Canadiens, et ce, sans vraiment acquérir d'avantages stratégiques. Toutefois, Currie n'a guère le choix. Après avoir protesté, il planifie donc soigneusement l'attaque canadienne.

Au cours des deux semaines qui suivent, Currie ordonne la construction et la réparation de routes et de voies de passage pour faciliter le mouvement des troupes, des armes et d'autres approvisionnements vers le champ de bataille. L'emplacement des canons est également amélioré. Il laisse le temps aux troupes et aux officiers de se préparer à lancer l'offensive le 26 octobre.

### Boue et sang

Pendant les deux semaines suivantes, les quatre divisions du Corps canadien donnent l'assaut sur la crête de Passchendaele à tour de rôle. Malgré les lourdes pertes, elles ne gagnent que quelques centaines de mètres de terrain par jour. Sous la pluie et les tirs d'obus presque incessants, les soldats vivent dans des conditions horribles. Les troupes se réfugient dans des trous d'obus gorgés d'eau ou encore se perdent sur le champ de bataille boueux, ne sachant plus où se trouve la ligne de front qui sépare les Canadiens des positions allemandes.

« Nos pieds étaient toujours dans l'eau, qui passait par le haut nos bottes », écrit Arthur Turner, un soldat d'infanterie originaire de l'Alberta. « On nous a donné de l'huile de baleine pour en enduire nos pieds [...] c'était pour prévenir le pied de tranchées. Pour résoudre le problème, j'ai enlevé mes bottes une fois, j'ai versé la moitié de l'huile dans chaque botte, puis je les ai remises. C'était épouvantablement collant, mais je n'ai pas eu le pied de tranchées. »

La boue encrasse les canons et les culasses des carabines, ce qui rend leur utilisation difficile. Elle engouffre des soldats pendant leur sommeil et ralentit énormément les brancardiers qui doivent marcher dans la boue jusqu'à la ceinture pour transporter les blessés loin des combats.

Ironiquement, la boue sauve aussi des vies, car elle amortit l'atterrissage de nombreux obus, ce qui les empêche d'exploser.

« La bataille de la crête de Passchendaele était sans contredit l'une des plus boueuses et des plus sanglantes de toute la guerre », affirme Turner.

Selon le soldat John Sudbury, « Nous et l'ennemi étions pris dans le même horrible borbier dégradé à un point tel que tous ne voulaient qu'une chose : sortir de là. Seules la mort ou une blessure pouvaient nous permettre de le faire, et nous espérions tous l'une ou l'autre. »

### Victoire et pertes

Le 6 novembre, les Canadiens lancent leur troisième attaque d'envergure sur la crête. Ils réussissent à prendre la crête et les ruines du village de Passchendaele aux Allemands. Le 10 novembre, ils lancent un dernier assaut qui leur permet de s'emparer du reste du plateau à l'est du saillant d'Ypres, mettant ainsi fin à une bataille qui a duré quatre mois. Après les combats, neuf Canadiens sont décorés de la croix de Victoria. Il s'agit de la plus haute distinction militaire décernée pour bravoure de l'Empire britannique.

Arthur Turner et John Sudbury survivent tous deux aux horreurs de Passchendaele et de la guerre, contrairement à des milliers de leurs compatriotes. Plus de 15 600 Canadiens meurent ou sont blessés au combat, soit presque exactement le nombre qu'avait prédit Arthur Currie.

Ces derniers font partie des 275 000 victimes au sein des armées sous commandement britannique à Passchendaele. Du côté des Allemands, 220 000 soldats sont morts ou blessés. On en vient à se demander, en fin de compte, pourquoi tout ceci a eu lieu. En 1918, tout le terrain gagné par les Alliés est évacué devant la menace d'une attaque imminente des Allemands.

Un siècle plus tard, on se souvient de la bataille de Passchendaele comme d'un symbole des pires horreurs de la Première Guerre mondiale, de la futilité de la plupart des batailles, et du mépris total de certains hauts gradés militaires pour la vie des hommes sous leur commandement.



## Naufrage du Lusitania : coulé en 18 minutes, un siècle de mystères



**Il y a cent et deux ans, le paquebot britannique Lusitania parti de New York sombrait, après avoir été torpillé par un sous-marin allemand. En pleine Grande Guerre, ce naufrage indigna les États-Unis et suscita de nombreuses théories.**

Le 7 mai 1915, la photo du Lusitania fait la une des principaux journaux outre-Atlantique. En pleine Première Guerre mondiale, les Américains découvrent horrifiés le naufrage de ce navire britannique qui avait quitté six jours plus tôt New York en direction de Liverpool avec 2 165 passagers à son bord. "Le paquebot Lusitania coulé par un sous-marin allemand. Une flottille est partie à son secours", titre le "Washington Post". "Probablement 1 000 morts. Deux fois torpillé au large des côtes irlandaises. Coulé en 15 minutes", décrit le lendemain le "New York Times". Le quotidien ne le sait pas encore, mais le bateau a sombré en 18 minutes et, au total, ce sont près de 1 200 personnes qui ont perdu la vie, dont 128 Américains. Le millionnaire Alfred Vanderbilt, l'un des hommes les plus riches du monde, le collectionneur d'art Hugh Lane ou encore le directeur de théâtre Charles Frohman font partie des victimes. Dans les semaines qui suivent, la presse américaine se déchaîne et pointe du doigt l'Allemagne pour sa barbarie contre des ressortissants d'un pays neutre. La Grande-Bretagne crie aussi vengeance et appelle les hommes en âge de se battre à se porter volontaire pour rejoindre le front.

"Le commandant du sous-marin Walther Schwieger a été surnommé le tueur de bébés car il y avait beaucoup d'enfants qui sont morts dans le naufrage", raconte à France 24 Gérard Piouffre, un spécialiste de l'histoire de la Marine. "De leur côté, les Allemands ont dit que les Anglais avaient laissé couler le Lusitania pour d'obscures raisons et qu'il transportait une cargaison illégale".

Plus de cent ans après ce naufrage, qui est resté l'un des plus célèbres de l'histoire, après celui du Titanic en 1912, cet écrivain a décidé de se pencher sur les nombreuses zones d'ombres qui demeurent. Dans un livre intitulé "Un crime de guerre en 1915 ?", il a étudié notamment les responsabilités de chacun dans cette tragédie.

### Une mystérieuse seconde explosion

Mis en service en 1907, le Lusitania est l'un des bateaux les plus luxueux, les plus rapides et les plus modernes jamais construits. Au début de la Grande Guerre, le paquebot est réquisitionné par la Royal Navy comme croiseur auxiliaire (navire marchand armé). Mais il est finalement maintenu en réserve et peut continuer ses traversées transatlantiques pour la compagnie Cunard. Le 1er mai 1915 à New York, les passagers sont au rendez-vous malgré les rumeurs sur les menaces de la marine allemande. "Cette dernière disposait d'une nouvelle arme : le sous-marin. Tous les pays en avaient, mais les U-Boat étaient ce qui se faisait de plus perfectionné", explique Gérard Piouffre. "Leur objectif était de couper le ravitaillement des alliés qui s'approvisionnaient essentiellement en munitions aux États-Unis".

Aux alentours de 14 h, le 7 mai 1915, l'un de ces sous-marins, l'U-20, repère le navire britannique à environ 12 milles marins de la pointe sud de l'Irlande : "Le Lusitania avait l'apparence d'un croiseur auxiliaire. Pour le commandant de l'U-20, il pouvait s'agir d'un transport de troupes venant du Canada et allant en Angleterre". Walther Schwieger n'hésite pas et ordonne un tir. "Il était à 90 degrés du Lusitania, la position la plus favorable qui soit pour une attaque", détaille l'auteur. "La torpille heurte le Lusitania un petit peu en avant de la passerelle. Malgré cet impact, le bateau aurait pu rester à flot, mais il s'est produit une seconde explosion une quinzaine de secondes plus tard".

Cette dernière suscite depuis un siècle un nombre incroyable d'hypothèses. Pour certains, les chaudières ont explosé au contact de l'eau froide. D'autres se sont interrogés sur la présence de trois passagers clandestins allemands découverts à bord au début de la traversée. Pendant des décennies, les Britanniques ont également essayé de dissimuler la présence de munitions, avant de finalement l'admettre dans les années 1970. Les cales renfermaient ainsi 4 200 caisses de munitions pour armes individuelles, 3 250 fusées à percussion pour obus et 1 248 caisses contenant 5 000 obus à shrapnel. Mais pour Gérard Piouffre, c'est surtout la présence de 46 tonnes de poudre d'aluminium qui pourrait expliquer cette seconde explosion : "C'est très dangereux si elle est en présence d'eau car cela dégage de l'hydrogène, qui mélangé à l'oxygène de l'air, forme un mélange détonnant".

Pour autant, le mystère reste entier. Aucun scénario n'a été confirmé en raison de l'état de l'épave qui repose à 90 mètres de profondeur. "On accède au bateau, mais on ne peut pas rentrer dedans. L'épave ressemble un peu à un ballon dégonflé. Elle s'est repliée sur elle-même", décrit Gérard Piouffre. "Le bateau est également couché du mauvais côté. Les brèches sont à tribord, enfouies dans la vase".

## "Chacun a cru bien faire"

À la suite du naufrage, de nombreuses théories du complot ont également émergé. La Grande-Bretagne a même été accusée d'avoir délibérément provoqué le naufrage pour faire prendre les armes aux Américains. Les partisans de cette thèse ont avancé le fait que le croiseur Juno censé escorter le Lusitania, avait été rappelé sur ordre de Winston Churchill au moment de la catastrophe. "Je n'y crois pas. Les Anglais n'avaient aucun intérêt à faire couler le Lusitania. Au printemps 1915, ils n'ont pas intérêt à ce que les États-Unis entrent en guerre. Les responsables militaires et politiques se disent qu'ils peuvent gagner la guerre seuls. Ils viennent de remporter des batailles dans la Marne et dans les Flandres", assure Gérard Piouffre. "Par ailleurs, si les Américains décident d'intervenir, leur armée n'est alors pas très bien entraînée et les munitions qu'ils vont fabriquer seront d'abord destinées à leurs soldats, alors que les Anglais en manquent cruellement".

Contrairement à une idée souvent très répandue, le naufrage du Lusitania n'a d'ailleurs pas provoqué directement l'entrée en guerre des États-Unis, même s'il "a montré aux Américains que l'Allemagne n'était pas dans le bon camp", souligne Gérard Piouffre. Il faudra attendre le 6 avril 1917 pour que le Congrès décide de combattre au sein de la Triple-Entente à la suite de l'interception d'un télégramme adressé par le ministre allemand des Affaires étrangères à son ambassadeur à Mexico pour négocier une alliance avec le Mexique contre les États-Unis.

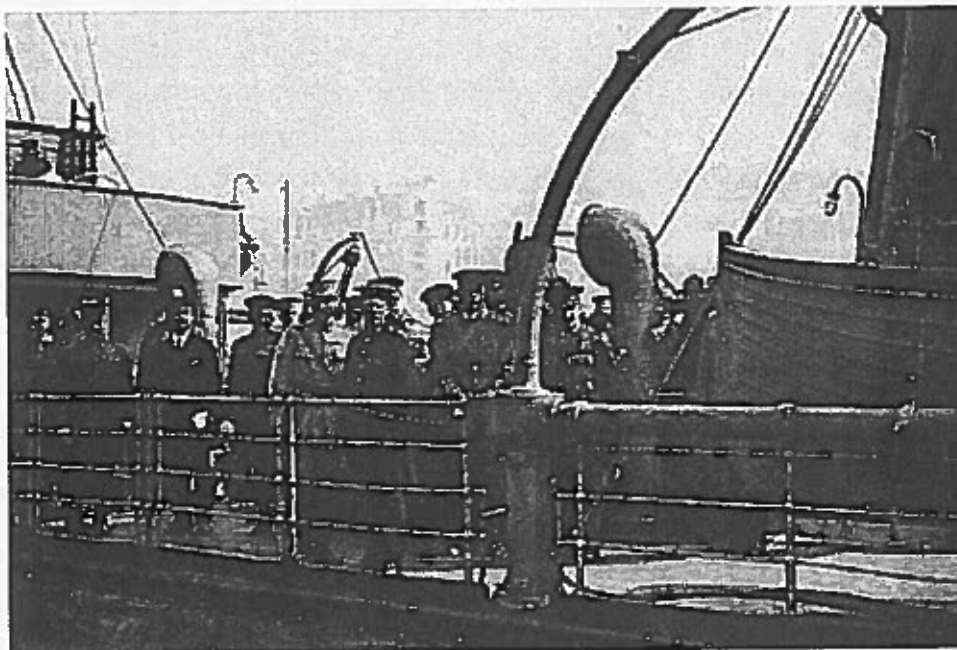
Cent ans après, le spécialiste de l'histoire de la Marine est toutefois sûr d'une chose : les torts sont partagés dans cette tragédie. "Le Kaiser avait déclaré que les eaux entourant la Grande-Bretagne étaient zone de guerre, ce qui était le cas du canal Saint-Georges dans lequel le Lusitania naviguait. L'U-20 était donc dans son droit de couler le navire. Et les Anglais n'avaient pas le droit de transporter de munitions sur un paquebot, mais dans la pratique cela se faisait. Ils ne pensaient pas mettre la vie des passagers en danger", estime Gérard Piouffre.



Un survivant, blessé à la main, est soutenu par une femme, le 25 mai 1915

## L'entrée en guerre des États-Unis en 1917

Lorsque la guerre éclate, le 3 août 1914, le Président des États-Unis, Woodrow Wilson, souhaite observer une stricte neutralité et maintenir l'unité nationale d'un pays dont un habitant sur quatre est né à l'étranger ou de parents originaires des deux blocs antagonistes. Mais les provocations allemandes au début de 1917 viennent à bout de l'espoir nourri par les Américains d'un rétablissement de la paix par la négociation.



*Le 13 juin 1917, arrivée du général Pershing à Boulogne. Source : SHD*

Sur le plan économique et financier, la neutralité américaine est théorique car plus la guerre devient longue et totale, plus les pays de l'Entente ont recours aux États-Unis pour s'approvisionner en énergie, matières premières, produits industriels et alimentaires (1) mais aussi pour emprunter (2).

Devenus les créanciers de la France et de la Grande-Bretagne, les États-Unis encouragent la victoire de l'Entente, sans pour cela se décider à entrer en guerre eux-mêmes. Wilson est ainsi réélu en 1916 notamment sur le thème de la non-intervention américaine : "He kept us out of war" sera le slogan populaire de la campagne. Les volontaires américains sont pourtant déjà présents sur le sol français. Certains sont engagés dans des formations combattantes comme la Légion étrangère ou l'escadrille La Fayette formée de pilotes souvent fortunés et aventureux qui ne manquent pas de susciter l'intérêt de leurs compatriotes. Intégrée en janvier 1918 à l'armée de l'Air américaine, cette escadrille comptait à ce jour 267 engagements dont 180 servirent au front et comptabilisèrent 199 victoires. D'autres se retrouvent dans des formations sanitaires, à l'image de l'hôpital américain de Neuilly-sur-Seine qui, dès les premiers jours du conflit, propose d'accueillir les blessés de guerre de toutes nationalités, organise une "Ambulance" (hôpital militaire) dans des locaux prêtés par le Service de santé de l'armée française, se charge du transport des blessés et offre des soins à l'avant-garde de la technique médicale de l'époque.



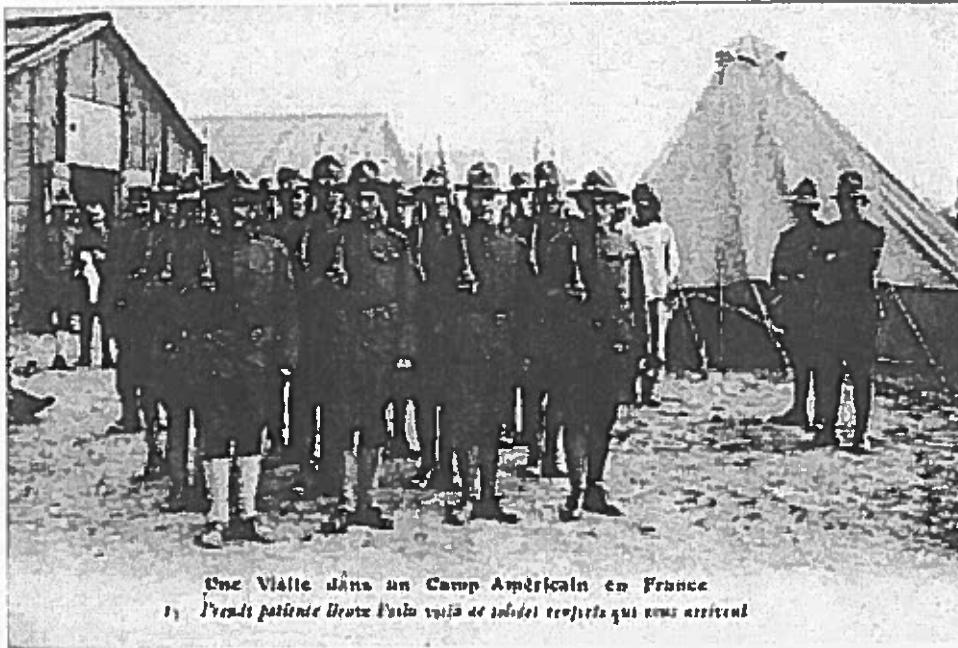
*Accueil des américains à Briulles-sur-Bar - Ardennes. Source : U.S. Army. Libre de droit*

Le 16 janvier 1917, le secrétaire d'État allemand des affaires étrangères, Arthur Zimmermann, adresse un télégramme secret à l'ambassadeur allemand au Mexique dans lequel il lui suggère de préparer avec ce pays une alliance contre les États-Unis. En contrepartie, l'Allemagne lui promet une aide financière et la restitution du Texas, du Nouveau-Mexique et de l'Arizona, perdus lors de la guerre de 1846-1848.

Intercepté par le Royaume-Uni et publié dans la presse américaine le 1er mars 1917, ce télégramme soulève une vive indignation de l'opinion publique. Le 31 janvier 1917, l'Allemagne décrète à nouveau "la guerre sous-marine à outrance", suspendue dix-huit mois plus tôt après le coulage du Lusitania et les menaces de représailles des États-Unis.

Le Kaiser veut entraver l'approvisionnement de la Grande-Bretagne et de la France pour les obliger à réclamer la paix. Désormais, les sous-marins allemands peuvent couler les cargos américains, même en dehors de la zone de guerre et bien qu'appartenant à un pays neutre. Véritable menace pour la flotte de commerce américaine, cette décision frappe toute l'économie du pays qui tourne alors à plein régime pour répondre à la forte demande de l'Entente.

Le 1er février 1917, Wilson rompt les relations diplomatiques avec l'Allemagne, espérant que cela suffira pour la faire renoncer à ses projets. Il n'en est rien. Le 13 mars, les navires marchands reçoivent l'autorisation de se munir de canons. Le 19, l'inévitable se produit : les Allemands coulent le *Viligentia*. Le 20, Wilson est résolu à l'intervention armée contre l'Allemagne et le 2 avril 1917, il demande au Sénat de voter la déclaration de guerre. Le 6 avril 1917, à 13 h 18, le Congrès vote la guerre par 373 voix contre 50. Le président Wilson proclame alors : "L'Amérique doit donner son sang pour les principes qui l'ont fait naître..."



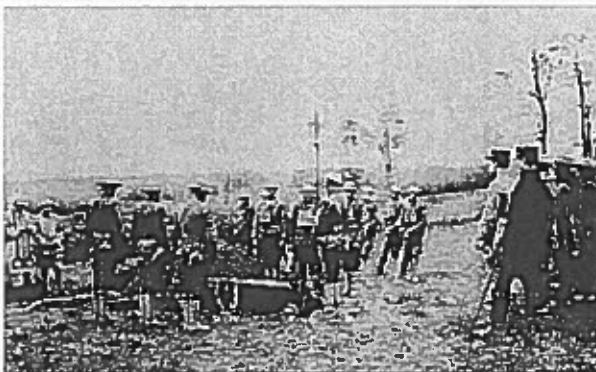
Les États-Unis s'engagent donc dans la guerre pour faire respecter les règles du droit international, mais ils n'ont pas pour autant les moyens de la faire. Alors qu'ils comptent 103 millions d'habitants, ils ne disposent que d'une armée de métier aux effectifs réduits, à peine 200 000 hommes, dont les seules expériences du combat ont été acquises contre les Indiens, les rebelles philippins, les Espagnols de Cuba ou les hors-la-loi mexicains de Pancho Villa. Ces hommes ne semblent guère capables de soutenir un conflit lointain impliquant un engagement massif.

Cette armée ne possède que 285 000 fusils, 1 500 mitrailleuses, 550 canons, aucun tank et 55 avions surannés. Seule l'US Navy est moderne : 14 super cuirassés dreadnoughts, 250 destroyers, 36 sous-marins, un personnel qualifié dont 80 000 marins serviront en opération. Cette flotte, commandée par l'amiral Sims, va accomplir ses missions de convois de troupes vers l'Europe et de lutte anti-sous-marine avec succès.

Pour les Alliés, l'entrée en guerre des Américains arrive au bon moment : la chute du tsarisme et les incertitudes qui pèsent sur l'avenir d'une Russie en proie au désordre et à l'agitation révolutionnaire, le réveil des tensions sociales et la fin de l'Union sacrée, l'échec sanglant de l'offensive Nivelle dans le secteur du Chemin des Dames et les mutineries sur le front ont en effet de quoi inquiéter. L'annonce de l'intervention américaine vient à point nommé ranimer l'espoir des hommes et la certitude des gouvernants qu'avec le temps "on les aura". Prenant le commandement de l'armée française, saignée à blanc par les excès de la stratégie de l'offensive à tout prix suivie jusque-là, le général Pétain peut ainsi annoncer, au printemps 1917, qu'il "attend les Américains et les tanks". Une délégation française, la mission Joffre-Viviani du nom du vainqueur de la Marne et du vice-président du Conseil, est envoyée aux États-Unis du 24 avril au 15 mai, chargée de "conquérir" l'opinion publique et de fixer avec précision le concours militaire des États-Unis.



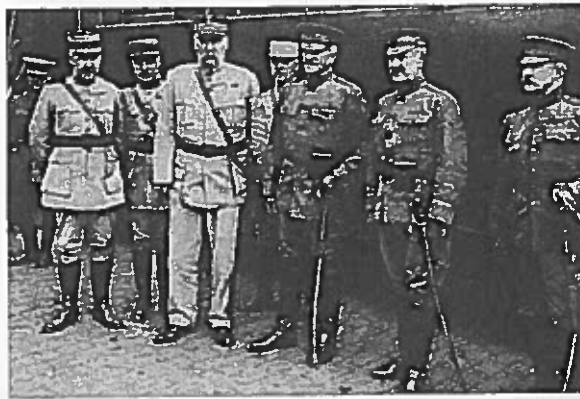
*Tanks Renault FT 17 en direction de Juvigny - Ardennes. Source : SHD*



*Premier mort américain sur le sol français. Source : SHD*

Voté le 18 mai 1917 malgré l'opposition de certains démocrates à cette "autre forme d'esclavage", le Selective Service Act institue la conscription de tous les citoyens de sexe masculin âgés de 21 à 30 ans. Il permet de porter les effectifs de l'armée de 200 000 hommes en février 1917 à quatre millions de soldats en novembre 1918. Joffre reçoit un accueil très favorable et signe avec ses homologues américains un accord portant sur les moyens et les procédures d'intervention : il admet la création, en France, d'une armée US comme une légitime manifestation d'orgueil patriotique mais réussit, en contrepartie, à obtenir l'envoi d'un corps expéditionnaire dès le mois de juin, la France lui fournissant les instructeurs, les canons, les avions et les tanks.

Le 13 juin 1917, 177 Américains, dont le général John Pershing, commandant en chef du corps expéditionnaire, et le lieutenant Patton, débarquent à Boulogne-sur-mer dans la liesse populaire. "Avec leurs uniformes de drap olive, leurs feutres à larges bords, leurs ceintures à pochettes multiples, cette allure de jeunes cow-boys de l'Ouest américain, ils apportaient une note de pittoresque inédit dans nos décors de guerre" relate le journal L'illustration. Pershing multiplie les rencontres et les présentations officielles durant les semaines qui suivent. Le 28 juin, il assiste, à Saint-Nazaire, à l'arrivée de la 1<sup>ère</sup> DIUS. Le 4 juillet, jour de la fête nationale américaine, il se recueille sur la tombe du marquis de La Fayette au cimetière de Picpus, à Paris. C'est à cette occasion que le colonel Stanton lance la phrase devenue célèbre : "La Fayette, nous voilà !" qui déchaîne l'enthousiasme de la foule massée aux abords du cimetière.

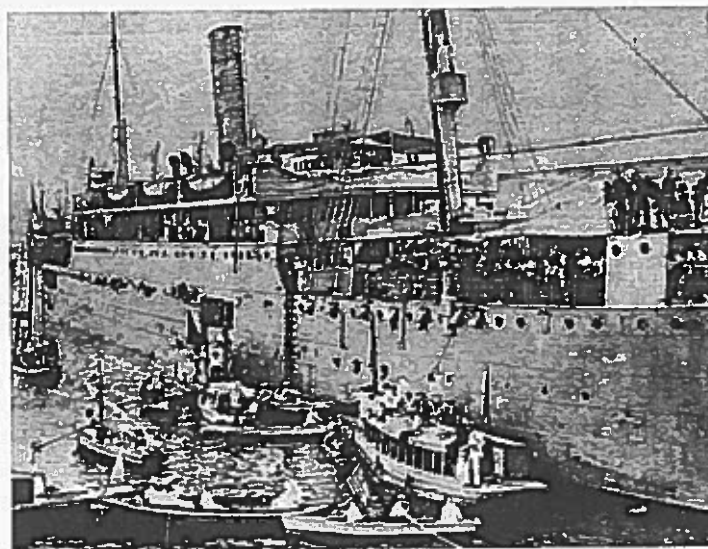


*Arrivée du général Pershing à Paris. Source : SHD*

Le 21 août, il inspecte avec Pétain la 1<sup>ère</sup> DIUS. Le 6 septembre, il est à Chaumont (Haute-Marne), son futur QG. Fin octobre, la division se voit attribuer un secteur proche de Toul et de Lunéville où les troupes subissent l'épreuve du feu et déplorent les premiers tués au combat.

Pour amener en moins de 18 mois plus de deux millions de soldats, des tonnes de matériels, de munitions, d'armes, de ravitaillement de toutes sortes, les Américains vont créer en France des camps, des ports et des gares. Le général Pershing choisit Saint-Nazaire, en Loire-Atlantique, comme base de débarquement. C'est là qu'arrivent, le 26 juin 1917, les premiers bâtiments d'un convoi parti de New York qui amène 14 750 hommes. Le 9 août, une deuxième base américaine est créée à Bassens en Gironde, puis en septembre, des travaux d'aménagement commencent à Pontanézen, près de Brest, pour la construction d'une véritable ville qui va accueillir 70 000 militaires américains en transit avant de monter au front. Pour chaque homme qui débarque, une tonne de matériel arrive également en France. À Bassens, les Américains créent un port artificiel capable de recevoir et de décharger vingt navires à la fois.

Bientôt, ils relient chacun de leurs ports et de leurs camps par des voies de chemin de fer qui vont jusqu'à Is-sur-Tille (Côte d'Or) en passant par Bourges et Tours. À Gièvres (Loir-et-Cher), une immense gare régulatrice est installée. Elle comprend deux gares de triage, avec 145 hectares de stockage, un dépôt pétrolier, une usine frigorifique, un arsenal pour les munitions, un atelier de 200 locomotives... En novembre 1918, le personnel américain du chemin de fer s'élève à plus de 30 400 agents pour un parc de 14 000 wagons et de 1 380 locomotives.



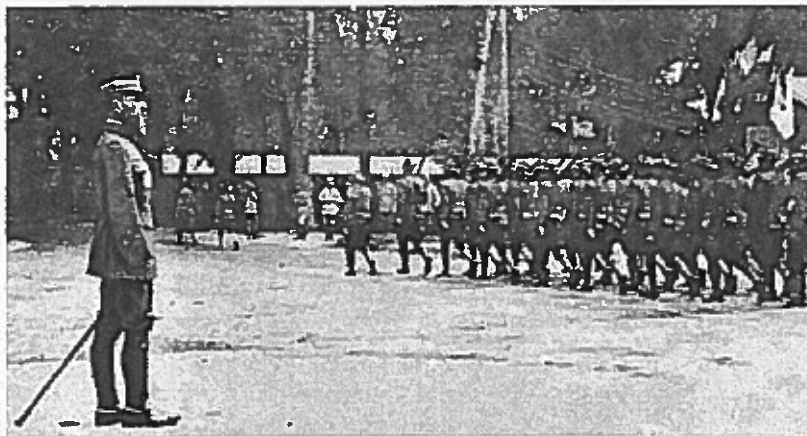
*Embarquement dans un port américain de troupes envoyées en France. Source : SHD*



Le rythme des débarquements de troupes s'accélère et de 78 000 Sammies présents au début du mois de novembre, le corps expéditionnaire américain compte près de 150 000 hommes sur le sol de France au 31 décembre. Un an plus tard, ils seront deux millions. L'année 1917 voit ainsi la mise en place de la machine de guerre des États-Unis qui, pour la première fois, intervient dans un conflit à l'échelle mondiale et s'imposent comme une grande puissance.

### Sammies, Doughboys et GI's

Les soldats américains qui débarquent sur le Vieux Continent en 1917 sont surnommés "Sammies", en référence à l'Oncle Sam, symbole de l'Amérique paternelle ; ou encore "Doughboys", une appellation qui remonte à la guerre de Sécession. Elle vient de ce que les vareuses des soldats de cette époque portaient des boutons assimilables à des beignets (en anglais "Doughnut"). Vingt-cinq ans plus tard, lors de la Seconde Guerre mondiale, s'imposera le nom de GI's pour désigner les fantassins américains, en référence à l'étiquette de leur uniforme : "Government Issue" (en français "Fourni par le Gouvernement").



*Les "Sammies" passant de leur allure martiale devant le général Gouraud. Source : Le Miroir*

### Les Indiens américains et les troupes noires américaines en France

Recensés et incorporés, 17 313 Indiens deviennent soldats des États-Unis d'Amérique en 1917 et 14 000 d'entre eux sont envoyés en Europe, sur le front occidental, non en unités constituées, mais plutôt à des postes spécifiques, tels que patrouilleurs dans l'infanterie ou transmetteurs du Signal Corps.



*Sammies affectés à la construction de leurs baraquements. Source : US Army*

Alors que les Indiens, qui n'ont pas la citoyenneté américaine, sont intégrés dans des unités blanches, les Noirs, citoyens américains, subissent la ségrégation et sont incorporés dans des régiments de Noirs, 370 000 citoyens noirs servent dans l'armée américaine pendant la Première Guerre mondiale dans l'espoir que leur participation au combat contribuera à la fin de la ségrégation raciale dans leur pays. Mais Pershing refuse toute intégration dans ses troupes et accepte de confier ces unités aux troupes françaises, l'équipement et l'armement du poilu remplaçant celui du Sammy. L'engagement des Indiens, héroïques puisque plusieurs d'entre eux reçoivent la Croix de Guerre, conduit à accorder enfin la citoyenneté américaine aux Natives dès 1919, même s'ils restent considérés comme des citoyens de seconde zone.

#### Les lieux de mémoire américains en France

Au cours de l'entre-deux guerres, le War Department réalise en France de vastes cimetières et d'impressionnants mémoriaux. L'entretien, la garde et la pérennité des nécropoles et des monuments fédéraux sont confiés à l'American Battle Monuments Commission, créée en 1923 et dont le premier président est le général Pershing. À proximité des lieux mêmes des combats ou des lieux de leur installation, les Américains érigent des monuments imposants, notamment la Colonne commémorative de Montfaucon et le Mémorial de Montsec dans la Meuse et la Colonne de Fismes dans la Marne. Beaucoup d'entre eux sont endommagés durant la Seconde Guerre mondiale et reconstruits par la suite. Sur le territoire français, six nécropoles recueillent les corps de 30 066 Américains dont 1 586 inconnus : Aisne-Marne à Belleau et Oise-Aisne à Fère-en-Tardenois (Aisne), Meuse-Argonne à Romagne-sous-Montfaucon (Meuse), Saint-Mihiel à Thiaucourt (Meurthe-et-Moselle), Somme à Bony (Somme). 1 541 Américains décédés à l'hôpital de Neuilly reposent dans la nécropole de Suresnes.

#### Notes :

(1) La part des USA dans les importations françaises passe de 10 % en 1913 avec 848 millions de francs à 30% en 1916 avec 6776 millions de francs.

(2) 2,3 milliards de dollars alors que les puissances centrales n'en emprunteront aux USA "que" 26 millions.

Source : Nadine Bonnefoi, Docteur en histoire. Revue "Les Chemins de la Mémoire n° 168" - janvier 2007 pour MINDEF/SGA/DMPA

# La bataille de Gaugamèles



*La bataille de Gaugamèles - Relief en ivoire inspiré d'une peinture de Charles Le Brun au musée du Louvre - Museo Arqueológico Nacional - Madrid*

## Présentation

La bataille de Gaugamèles (ou Naumachia tēs Gaugamela, en Grec : Ναυμαχία της Γαυγάμηλα) fut une bataille qui se déroula le 1er Octobre 331 av.J.C. Elle eut lieu dans la plaine de Gaugamèles, dans le Nord de l'Irak actuel, même si la localisation exacte de la bataille n'est pas clairement établie, on la situe généralement sur le site à l'Est de la ville de Mossoul, probablement Tel Gomel. Ce fut un affrontement décisif entre l'armée Hellénique dirigée par le Roi de Macédoine Alexandre le Grand (336-323) et celle du Roi Perse Achéménide Darius III (336-330). Par cette bataille, considérée comme l'une des plus importantes de l'antiquité par le nombre de participants, le royaume de Macédoine, pourtant largement en infériorité numérique, vaincu définitivement l'Empire Perse en raison de la tactique supérieure de son armée. Cette bataille est parfois appelée "bataille d'Arbèles" en référence à la cité d'Arbèles (ou Erbil en Adiabène), située pourtant assez loin du champ de bataille.

## Le contexte

L'armée Macédonienne débarqua en Asie Mineure en Mai 334 et défit les Satrapes Perses à la bataille du Granique (Près du site de Troie, sur la route d'Abydos, sur les rives du fleuve Granique, aujourd'hui Biga Çayı). En Novembre 333, l'armée Perse, commandée cette fois par le Roi Darius III en personne, fut vaincue une nouvelle fois par Alexandre à la bataille d'Issos (Près de l'actuel İskenderun, près de l'embouchure du petit fleuve côtier Pinaros, à l'Est dans la province actuelle Turque d'Hatay, près de la frontière avec la Syrie). La victoire à Issos avait donné à Alexandre le contrôle du Sud de l'Asie Mineure. Il entama alors la conquête de la Phénicie (Siège de Tyr de Janvier à Août 332). Après sa victoire à Gaza, le nombre des troupes Perses était faible et le Macédonien partit à la conquête de l'Égypte, Darius III reculant à Babylone, où il regroupa l'armée restante de la bataille précédente.



*Alexandre - Musée archéologique de Pergame*

Darius III essaya alors de négocier et par la diplomatie de dissuader Alexandre à de nouvelles attaques sur son Empire. Les historiens anciens fournissent différents récits de ces négociations, qui peuvent être séparés en trois tentatives que le Roi Perse aurait tentées. Justin (ou Marcus Junianus Justinus ou Justinus Frontinus, historien Romain du III<sup>e</sup> siècle), Arrien (ou Lucius Flavius Arrianus Xénophon ou Arrien de Nicomédie, historien Grec et philosophe de l'époque Romaine, v.85-v.145) et Quinte-Curce (ou Quintus Curtius Rufus, historien Romain, I<sup>er</sup> siècle ap.J.C) écrivent que Darius III envoya une lettre à Alexandre après la bataille d'Issos. La lettre exigeait qu'il se retire d'Asie Mineure et libèrent ses prisonniers.

Selon Quinte-Curce et Justin, il offrit une rançon pour ses prisonniers, mais Arrien ne mentionne pas de rançon. Quinte-Curce décrit le ton de la lettre comme offensant. Alexandre bien sûr refusa ses demandes. Une seconde tentative de négociation eut lieu après la prise de Tyr. Darius III offrit à Alexandre un mariage avec sa fille Stateira II et tout le territoire à l'Ouest de la rivière Halys. Justin est moins spécifique, ne mentionnant pas une fille particulièrement, en ne parlant que d'une partie du royaume de Darius III. Diodore de Sicile (Historien Grec, v.90-v.30) mentionne également l'offre de tous territoires à l'Ouest de la rivière Halys, avec un traité d'amitié et une grosse rançon pour les captifs. L'auteur est le seul ancien historien qui mentionne qu'Alexandre cacha cette lettre et présenta à ses amis une fausse lettre favorable à ses propres intérêts. Encore une fois le Macédonien refusa.

Darius III commença alors à se préparer à une autre bataille après l'échec de la deuxième tentative de négociation. Il fit un troisième et dernier effort pour négocier après le départ d'Égypte d'Alexandre. Cette dernière offre était beaucoup plus généreuse. Il saluait Alexandre pour le traitement qu'il avait réservé à sa mère Sisygambis (ou Sisygambes), après la bataille d'Issos et il lui offrait tout le territoire à l'Ouest de l'Euphrate, la main d'une de ses filles et 30.000 talents d'argent. Dans le récit de Diodore de Sicile, Alexandre mentionna délibérément cette offre à ses amis. Parménion fut le seul qui lui parla, en disant : "Si j'étais Alexandre, j'accepterai ce qui m'est proposé et je ferai un traité." Alexandre aurait répondu : "Alors dois-je être Parménion", et il refusa de nouveau l'offre, insistant sur le fait qu'il ne pouvait y avoir qu'un seul Roi d'Asie. Il demanda à Darius III soit de se rendre, soit de le rencontrer dans une ultime bataille qui déciderait de qui était le seul Roi d'Asie.

Les descriptions données par les autres historiens sur la troisième tentative de négociation sont similaires au récit de Diodore, mais différent dans les détails. Diodore, Quinte-Curce et Arrien écrivent que des Ambassadeurs furent envoyés à la place d'une lettre, qui est revendiquée par Justin et Plutarque (Philosophe, biographe et moraliste Grec, 46-v.125 ap.J.C). Ce dernier et Justin mentionnent la rançon offerte pour les prisonniers mais d'un montant de 10.000 talents (Diodore, Quinte-Curce et Justin donnent le chiffre de 30.000). Arrien écrit que cette troisième tentative eut lieu pendant le siège de Tyr, où les autres historiens placent la deuxième tentative de négociation. Avec l'échec de la diplomatie, Darius III dut se résoudre à devoir affronter une troisième fois l'armée d'Alexandre.

## Le prélude

Devenu maître de l'Asie hellénique et Méditerranéenne, au printemps 331, Alexandre se remit en marche vers l'Est et il prit la route de la Mésopotamie. Darius III pendant ce temps reforma une nouvelle armée en intégrant cette fois-ci un grand nombre de contingents des satrapies orientales (dont quelques éléphants de guerre). Il prit soin aussi de choisir un terrain favorable à son innombrable cavalerie et à ses chars à faux. Alexandre franchit fin Juillet de la même année l'Euphrate à Thapsaque (ou Thapsacus, ville de Syrie du Nord, sa localisation reste encore incertaine et est discutée par les historiens contemporains), sur un pont de bateaux sans rencontrer de réelle opposition.

Le Satrape Perse Mazaios (ou Mazaeus ou Mazeo ou Mazée ou Mazday, † 328), en charge de la région avec quelques milliers d'hommes, se replia rapidement à l'arrivée de son adversaire. Mazaios s'était également vu confier la tâche de bloquer les approvisionnements alimentaires aux Macédoniens et brûlé les champs. Les éclaireurs d'Alexandre repérèrent l'armée de Darius III plus au Nord, aussi le Roi de Macédoine au lieu de marcher sur Babylone comme initialement prévu, remonta vers le Nord, vers Nisibe (ou Nisibis ou Nusaybin ou Nisibia ou Nisibin, ville dans la province de Mardin, au Sud-est de la Turquie) et franchit le Tigre, sans subir aucune attaque de l'ennemi, le 20 Septembre 331 dans le haut-Djézireh (Irak actuel), contournant son adversaire par le Nord. Il reprit alors la direction du Sud avec le Tigre sur sa droite. Au bout de quatre jours de marche il apprit, grâce aux aveux de quelques prisonniers faits par les soldats Macédoniens, que l'armée Perse, venant de toutes les satrapies de l'Empire, l'attendait à Gaugamèles (Dans le Nord de l'Irak actuel, sur le site à l'Est de la ville de Mossoul, probablement Tel Gomel).

## Les tactiques et les effectifs

Conscient de son infériorité numérique, Alexandre proposa un plan de bataille ambitieux à ses Généraux. Sa stratégie est encore enseignée aujourd'hui dans les écoles militaires. Il savait que l'issue de cet affrontement déciderait du sort des deux adversaires. Si Alexandre gagnait il deviendrait le maître incontesté de l'Asie, si Darius III l'emportait, les Grecs se retrouveraient de nouveau envahis et asservis. En ce qui concerne Darius III, plusieurs chercheurs ont critiqué les Perses pour leur échec à harceler l'armée d'Alexandre afin de perturber ses lignes d'alimentation lorsqu'il avançait à travers la Mésopotamie.

Peter Green pense que le choix du Macédonien pour la route du Nord prit les Perses au dépourvu. Darius III se serait attendu à ce qu'Alexandre prit la route du Sud, plus rapide et plus directe pour rejoindre Babylone. comme Cyrus le Jeune (v.424-401) l'avait fait le 3 Septembre 401 av.J.C, avant sa défaite à la bataille de Counaxa face à son frère Artaxerxès II Mnémon (404-359). L'utilisation de la tactique de la terre brûlée et des chars à faux par le Roi Perse suggère qu'il voulait répéter cette bataille.

Alexandre aurait été incapable d'approvisionner suffisamment son armée s'il avait pris la route du Sud, même si la tactique de la terre brûlée échouait. L'armée Macédonienne, sous-alimentée et épuisée par la chaleur, aurait alors été défaite dans la plaine de Counaxa par celle de Darius III. Lorsqu'Alexandre prit la route du Nord, le Satrape Mazaïos (ou Mazaeus ou Mazeo ou Mazée ou Mazday) dut retourner à Babylone pour apporter les nouvelles.

Darius III était très probablement décidé d'empêcher Alexandre de traverser le Tigre. Ce plan échoua parce que le Macédonien traversa la rivière à Thapsaque (ou Thapsacus) qui était plus proche, plutôt qu'à Babylone. Darius III aurait alors improvisé et choisit Gaugamèles comme site le plus favorable pour une bataille. Jona Lendering soutient le contraire et félicite Mazaïos et Darius III pour leur stratégie. Le Roi aurait délibérément laissé Alexandre traverser les fleuves sans opposition dans le but de le guider vers le champ de bataille de son choix ?.

En ce qui concerne les effectifs dans chaque camp, comme pour pratiquement toutes les batailles de l'antiquité les chiffres varient et sont contredits en fonction des auteurs, que ce soit les anciens ou les historiens d'aujourd'hui. Pour l'armée Perse, certains anciens historiens Grecs suggèrent que leur principale armée comptait entre 200.000 et 300.000 hommes, mais certains chercheurs modernes, tels que Hans Delbrück, suggèrent qu'ils n'étaient pas plus de 50.000 en raison de la difficulté logistique pour plus de 50.000 soldats dans une bataille à l'époque. Cependant, beaucoup d'historiens pensent qu'il est possible que l'armée Perse atteignait plus de 100.000 hommes.

Parmi les principaux spécialistes on trouve : Hans Delbrück (1978) qui estime un total de 52.000 ; Nick Welman 90.000 ; John Gibson Warry (1998) 91.000 hommes; Donald W.Engels (1920) et Peter Morris Green (1990) ne dépassent pas 100.000 ; Thomas Benfield Harbottle 120.000. Une estimation reconnue par une grande partie donne : 25.000 peltastes , 10.000 "Immortels" , 2.000 mercenaires hoplites Grecs, 1.000 hoplites Bactriens , 40.000 cavaliers , 200 chars à faux et 15 éléphants de guerre. Hans Delbrück estime la cavalerie à 12.000 en raison de problèmes de gestion et les mercenaires Grecs à 8.000.



*Bataille de Gaugamèles par Jaques Courtois,  
(Le Bourguignon - 1621-1676) - Châteaux de Versailles*

En ce qui concerne les auteurs antiques : Arrien (ou Lucius Flavius Arrianus Xénophon ou Arrien de Nicomédie, historien Grec et philosophe de l'époque Romaine, v.85-v.145) avance 40.000 cavaliers, 1.000.000 infanterie, 200 chars et 15 éléphants de guerre ; Diodore de Sicile (Historien Grec, v.90-v.30) avance 200.000 cavaliers, 800.000 infanterie et 200 chars ; Plutarque (Philosophe, biographe et moraliste Grec, 46-v.125 ap.J.C) avance 1.000.000 hommes (Sans ventilation dans la composition) ; Quinte-Curce (ou Quintus Curtius Rufus, historien Romain, 1er siècle ap.J.C) avance 45.000 cavaliers, 200.000 infanterie et 200 chars.

Bien que Darius III ait un avantage numérique significatif, la plupart de ses troupes étaient d'une qualité inférieure à celles d'Alexandre. Sa seule infanterie respectable était ses 2.000 mercenaires hoplites Grecs et sa garde du corps personnelle, 10.000 "Immortels". Parmi les autres troupes Perses les plus lourdement armés se trouvaient les Arméniens qui étaient armés à la Grecque et probablement combattaient en phalange. Le reste des contingents de Darius III était beaucoup plus légèrement armé. L'arme principale de l'armée Achéménide était historiquement l'arc, la flèche et le javelot.

Pour l'armée d'Alexandre nous avons encore moins de détail. Il commandait les forces Grecques, celles de Macédoine et celles de la Ligue de Corinthe avec ses alliés Thraces. Selon Arrien, l'historien le plus fiable d'Alexandre, ses forces comptaient : 7.000 cavaliers et 40.000 infanterie. La plupart des historiens conviennent que l'armée Macédonienne était composée de 31.000 infanterie lourde, y compris les mercenaires et hoplites d'autres états Grecs alliés en réserve, 9.000 infanterie légère supplémentaire constituée principalement de peltastes avec quelques archers et la cavalerie Grecque était d'environ 7.000 hommes (on trouve aussi 5.000).

## Le déroulement

Lorsque la bataille commença, Darius III, ayant tiré les leçons de la bataille d'Issos, avait déjà choisi le terrain qui semblait le plus favorable à son immense armée. Selon Pierre Briant, une grande plaine régulière, dont il fit retirer les gros cailloux, les buissons et la végétation, afin que sa cavalerie et surtout ses chars à faux puissent manœuvrer plus facilement. Toujours selon l'auteur, il fit également planter des piques en fer dans le sol afin de blesser les chevaux adverses. Il avait recruté les meilleurs cavaliers de ses Satrapies de l'Est et de ses alliés Scythes. Il avait de plus 15 éléphants de guerre Indiens soutenus par des chars et comptait bien profiter de sa supériorité numérique. Malgré l'hétérogénéité de son armée, car contrairement à la bataille d'Issos où il n'avait aligné que des Perses et des mercenaires Grecs, à Gaugamèles il opposa à Alexandre des soldats venus de tout son Empire.

Darius III se plaça au centre de l'élite de son infanterie, comme c'était la tradition chez les Rois Perses. Il était entouré à sa droite, de la cavalerie de Carie, des mercenaires Grecs et des cavaliers Perses. Au centre-droit, il plaça ses gardes du corps à pied (les Immortels), la cavalerie Indienne et ses archers Amards (ou Amardis ou Amui ou Amardi ou Amardien, tribu vivant le long de la région montagneuse bordant la mer Caspienne). Sur les deux flancs on trouvait de la cavalerie.

Le Satrape de Bactriane Bessos (ou Bessus ou Artaxerxès V, en Persan : اردشیر پنجم Ardeshir V, Grec : Βήσσοϛ, † été 329) commandait le flanc gauche avec les Bactriens, les cavaliers de Dahae (ou Daae ou Dahas ou Dahaeans ou Daoi, apparentés aux Scythes), les cavaliers d'Arachosie, la cavalerie Susienne, les cavaliers de Cadusii (Peuple dans le Nord-ouest de l'Iran actuel) et les cavaliers Scythes. Les Chars étaient placés à l'avant avec un petit groupe de Bactriens.

Le Satrape de Cilicie, Mazaios (ou Mazaëus ou Mazeo ou Mazée ou Mazday, † 328) commandait le flanc droit avec les Syriens, les Mèdes, les Mésopotamiens, les Parthes, les Saces, les soldats de Tabaristan (ou Tapurian, Sud et Sud-est de la mer Caspienne), d'Hyrcanie, du Caucase Albanais, de Cappadoce et la cavalerie Arménienne. Les Cappadociens et les Arméniens étaient stationnés devant les autres unités de cavalerie et menèrent l'attaque. Les Macédoniens eux étaient divisés en deux.

Le côté droit sous le commandement direct d'Alexandre et le gauche sous celui de Parménion. Alexandre combattait avec sa cavalerie les "Compagnons". Avec elle on trouvait les Péoniens et la cavalerie légère Grecque. La cavalerie de mercenaires était divisée en deux groupes, les anciens combattants sur le flanc droit et le reste devant les Argiens (d'Argos) et les archers Grecs, qui étaient stationnés à côté de la phalange.

Parménion était stationné sur la gauche avec les Thessaliens, les mercenaires Grecs et la cavalerie Thrace. Ils étaient là pour pratiquer une manœuvre de maintien tandis qu'Alexandre porterait le coup décisif sur la droite. Sur le centre droit on trouvait les mercenaires Crétois et derrière eux se trouvaient la cavalerie Thessalienne et les mercenaires Achéens. À leur droite se trouvait une autre partie de la cavalerie Grecque alliée. Puis, de là venait la phalange, sur une double ligne. Les troupes Perses, supérieures à environ 4/5 contre 1, avaient un front qui s'étirait sur près de 4 km., et il semblait inévitable que les Grecs seraient submergés par les Perses. Ne pouvant donc contourner l'immense formation Perse avec sa technique habituelle du marteau et de l'enclume, Alexandre dut déployer son armée différemment de la stratégie habituelle.

Il décida d'utiliser un placement en échelon, exceptionnel à l'époque, qui devait lui permettre d'occuper le maximum de terrain et de prendre à revers les flancs adverses. Les troupes furent donc positionnées décalées les unes par rapport aux autres. Les phalanges étaient organisées en carré de 256 hommes (16 hommes sur 16 lignes) avec les combattants les plus aguerris aux premières lignes. Comme de coutume, Alexandre avait placé au centre de son dispositif la phalange, protégée sur son flanc gauche par les hoplites et les peltastes et sur son flanc droit par les hypaspistes. Il répartit la cavalerie sur les flancs, prit le commandement du flanc droit à la tête de la cavalerie lourde (les Compagnons) et de frondeurs d'élite cachés par ceux-ci. Il ordonna à son infanterie de marcher en formation vers le centre de la ligne ennemie. Cette avancée Macédonienne, avec les ailes échelonnées à 45 degrés, pour attirer la cavalerie Perse à l'attaque. Alexandre participait donc directement aux combats comme pour toutes ses batailles, alors que Darius III, lui, commandait son armée depuis l'arrière.

Darius III fut le premier à faire avancer ses troupes. Alors que les phalanges combattaient l'infanterie Perse, il envoya une grande partie de sa cavalerie et une partie de son infanterie régulière pour attaquer les forces de Parménion sur le flanc gauche, qui était le plus replié, là où elles pouvaient manœuvrer au mieux. Cette tactique était prévue par Alexandre et il allait utiliser une stratégie inhabituelle. Pendant que son infanterie luttait contre les troupes Perses au centre, le Roi Macédonien en profita pour partir sur sa droite accompagné de sa cavalerie et remonta tout le champ de bataille, tout en restant à distance.

Le front s'étendit alors énormément en largeur. Son plan était d'attirer autant de la cavalerie Perse que possible sur les flancs, pour créer un espace au sein de la ligne ennemie où un coup décisif au centre pourrait alors être frappé. Ce plan audacieux nécessitait un timing et des manœuvres presque parfaites, sans compter qu'il fallait à tous prix qu'une partie des troupes Perses suive le déplacement de la cavalerie d'Alexandre.



Voyant cela Darius III fut forcé d'attaquer. Il envoya ses chars à faux dans le but de vaincre rapidement le centre adverse. La phalange Macédonienne repoussa la charge en s'écartant à l'arrivée des chars. En ouvrant leurs rangs, les phalangistes créaient de petites impasses dans leur formation à travers lesquelles les chars passaient sans danger. En effet, les chevaux, par instinct, se précipitaient vers ces ouvertures plutôt que d'entrer de plein fouet sur les phalangistes qui pointaient leurs sarisses. Les conducteurs de chars étaient alors rapidement mis hors de combat. Ses unités en difficulté, le Roi Perse, lança une grande partie de son infanterie légère dans la mêlée.

Dans le même temps, le plan d'Alexandre allait fonctionner. À la tête des "Compagnons" il étendit tellement le front Perse qui suivait son déplacement, qu'il n'était plus solidaire. Darius III remarqua ce mouvement et fit poursuivre le Roi. La cavalerie Scythe de son l'aile Gauche devrait ouvrir la bataille en tentant de flanquer l'extrême droite d'Alexandre.

Alors que les deux colonnes de cavalerie allaient se rencontrer, Alexandre changea soudain de direction, découvrant les frondeurs d'élite, cachés derrière sa cavalerie, qui attaquèrent et bloquèrent aussitôt la cavalerie Perse. Son plan était maintenant de foncer sur le centre dégarni de l'armée Perse où se trouvait Darius III. Ce qui suivit fut une bataille de cavalerie longue et acharnée entre la Gauche Perse et la droite Macédonienne, dans laquelle, cette dernière étant beaucoup moins nombreuse, fut souvent mal menée. Cependant, par une utilisation prudente des réserves et des charges disciplinés, les soldats Grecs furent en mesure de contenir leurs homologues Perses, ce qui était vital pour le succès de l'attaque décisive d'Alexandre. En effet, compte tenu des effectifs, Alexandre avait prévu de tuer le plus rapidement possible Darius III afin qu'une fois le Roi mort, son armée se rende.

Néanmoins, sur le flanc gauche Macédonien, alors que la percée d'Alexandre était un succès, les combats tournèrent à l'avantage des Perses, sous l'action du Satrape Mazaios (ou Mazaeus ou Mazeo), qui parvint à créer une brèche jusqu'à l'arrière-garde de Parménion. L'infanterie Perse au centre combattait encore les phalanges, tentant d'empêcher la charge d'Alexandre. Le Roi et sa cavalerie et une partie de l'infanterie légère, réussissait à repousser les assauts de l'armée Perse, se rapprochant de plus en plus de Darius III. Les Macédoniens étaient en train d'écraser un coin du centre Perse affaibli. Darius III sentant que sa fin était proche, prit la fuite et quitta le champ de bataille suivi par sa garde. Cette vision de cette partie de la bataille, aujourd'hui largement rendue, est basée sur les récits d'Arrien, mais elle est contredite par quelques historiens actuels.



Alexandre, à ce stade, aurait pu poursuivre Darius III. Cependant, il reçut des messages désespérés de Parménion en grande difficulté sur la gauche. L'aile du Général était apparemment encerclée par la cavalerie de l'aile droite Perse, et, attaqué de tous les côtés il était prêt à rompre. Alexandre dut choisir entre la poursuite de Darius III et avoir la chance de le tuer, mettant fin à la guerre d'un seul coup, ou retourner sur le flanc gauche aider Parménion et préserver ses forces. Il fit le choix de la raison, il abandonna la poursuite, laissant ainsi le Roi Perse s'échapper dans les montagnes environnantes, pour venir en aide à son armée malmenée.

Darius III en fuite, des ordres de replis furent donnés à l'armée Perse, mais ils eurent du mal à parvenir à toute l'armée et les combats se poursuivirent donc durant plusieurs heures. La cavalerie Perse et Indienne, le centre où se trouvait Darius III franchit, au lieu de prendre l'arrière de la phalange de Parménion, continuèrent vers leur camp. Ils furent alors attaqués à leur tour par la phalange Grecque de réserve et furent contraint de plier. Ce qui arriva ensuite fut décrit par Arrien comme le plus féroce engagement de la bataille. Alexandre et ses "Compagnons" rencontrèrent la cavalerie de l'aile droite Perse, essayant désespérément de s'échapper, qu'ils anéantirent, la bataille était gagnée. Soixante compagnons furent tués dans l'engagement et les Généraux Héphestion (ou Héphaestion ou Héphaistion ou Hêphaistîon, 356-324), Koinos (ou Coenus, † 326) et Menidas (Chef de la cavalerie Scythes) furent blessés.

En ce qui concerne les pertes de chaque côté, comme pour les effectifs les chiffres changent d'un auteur à l'autre. On trouve aujourd'hui côté Grec, selon Nick Welman 500 tués et 3.000 blessés ; selon Arrien (ou Lucius Flavius Arrianus Xénophon, historien Grec et philosophe de l'époque Romaine, v.85-v.145) 100 fantassins et 1.000 cavaliers tués ; selon Quinte Curce (ou Quintus Curtius Rufus, historien Romain, 1er siècle ap.J.C) 300 fantassins ; selon Diodore de Sicile (Historien Grec, v.90-v.30) 500 fantassins. Pour les Perses, selon Quinte Curce 40.000 tués ; selon Nick Welman 47.000 ; selon Diodore de Sicile 90.000 ; selon Arrien 300.000.

## **Après la bataille**

Darius III parvint à s'enfuir vers Arbèles (ou Erbil ou Hewlêr) avec son bataillon "d'Immortels", des cavaliers de Bactriane commandés par Bessos (ou Bessus) et 2.000 mercenaires Grecs, mais abandonna son trésor, estimé à 4.000 talents, ses armes personnelles et les éléphants de guerre. Ce fut une défaite désastreuse pour les Perses et l'une des plus belles victoires d'Alexandre. À la suite de celle-ci, Alexandre fut couronné Roi d'Asie lors d'une cérémonie fastueuse célébrée à Arbèles, puis il entra en vainqueur dans Babylone en Octobre 331. À ce stade, l'Empire Perse était divisé en deux moitiés, Est et Ouest. Darius III avait prévu de se diriger plus à l'Est et reconstituer une autre armée pour faire face à Alexandre, supposant, à juste titre, que les Grecs se dirigeaient vers Babylone. Dans le même temps, il envoya des lettres à ses Satrapes orientaux, leur demandant de rester fidèle. Ceux-ci, cependant, avaient d'autres intentions.

Darius III, prit une nouvelle fois la fuite et se réfugia à Ecbatane. Il tenta de réunir une nouvelle armée dans les hautes satrapies de Parthie, mais il ne réussit pas à lever une force comparable à celle qui avait combattu à Gaugamèles. Lorsqu'à Ecbatane, Darius III apprit l'approche de l'armée d'Alexandre, il décida de se retirer en Bactriane où il pourrait mieux utiliser sa cavalerie et ses forces de mercenaires sur ces plaines d'Asie. Il mena son armée à travers les Portes de la mer Caspienne, la route principale à travers les montagnes, mais cela épuisa et ralentit considérablement ses troupes. Trois de ses officiers, Satibarzane (Nabarzane ou Nabarzanes), Barsaentès (ou Barsaentes) et Bessos (ou Bessus), lui proposèrent de regrouper l'armée sous le commandement de ce dernier et que le pouvoir lui serait rendu lorsqu'Alexandre serait défait.



## Menu

Apéritif : Kir vin blanc

Jambon artisanal de la Sûre affiné 20 mois et ses condiments

Civet d'épaule de marcassin Grand-Veneur, pommes frites, compotée d'airelles maison

Tarte fine maison aux pommes tièdes caramélisées, glace vanille

Café

Vin rouge, vin blanc, soft drink

Eau plate ou pétillante

PAF : 60,00 €

55,00 € pour les membres en règle de cotisation 2017 et les épouses

A verser au compte BE ..... du CROR ..... au plus tard le 31 août 2017.

Le paiement faisant preuve d'inscription.

## Monchartourn 2017 : Il était une fois Bastogne Barracks.



Le samedi 16 septembre prochain, le Monchartourn se déroulera à Bastogne. Nous visiterons le centre d'interprétation muséal « Bastogne Barracks ». C'est dans cette ancienne caserne des Chasseurs Ardennais construite en 1934 que nous visiterons des hauts lieux de l'histoire de la fin de la seconde guerre mondiale. C'est à cet endroit précis, en décembre 1944 que se trouve la 101 Div Aéroportée qui s'est illustrée aussi dans le Cotentin dans la nuit du 5 au 6 juin 1944.

Il s'agit de l'endroit exact où l'Etat-Major et les hommes de cette division parachutiste ont fourni malgré l'encerclement des combats intenses et une résistance acharnée. L'offensive « Garde au Rhin », celle de la dernière chance pour les Allemands manquera de peu de réussir faute de réserves suffisantes et d'avions.

Cet endroit vous fera revivre à travers des témoignages, des objets d'époque et des mises en scène réalistes le vécu de ces soldats qui, de chaque côté, croyaient à la victoire.

Outre la bataille des Ardennes, vous aurez l'occasion de voir des véhicules blindés ayant participé à la seconde guerre mondiale dans le monde.

Le programme :

10.30 Hr : arrivée, café jus eau au liberty Hall (responsable Events)

10.45 Hr : briefing Cdt BONA sur la bataille des Ardennes et la situation à Bastogne

12.00 Hr : départ pour le repas en ville au restaurant Léo

14.30 Hr : Visite Bastogne Barracks

17.00 Hr : départ

Pratiquement : 07H00 : Départ de Tournai, zoning de Froyennes, en face de AUTO 5.

07H45 : Départ de Mons, place NERVIENNE

08H30 : Départ de Charleroi, Parking du Delhaize de Montigny le Tilleul

**Attention : Il s'agit de l'heure du départ du car de chaque endroit et non de l'embarquement. Soyez ponctuel. Merci**

Le Roi évidemment n'accepta pas ce plan et ses complices, devenus soucieux après ses échecs successifs contre Alexandre, commencèrent à penser à le destituer.



*Le roi Darius III*

En Juillet 330 (on trouve aussi selon les sources Juin 330), Darius III, toujours en fuite et de plus en plus seul, fut poignardé par les rebelles et Bessos (ou Bessus) se proclama Roi sous le nom d'Artaxerxès V le même mois. Toutefois, il fut ensuite capturé par Alexandre, torturé et exécuté. L'histoire nous dit que lorsqu'Alexandre trouva le corps de Darius III, il le couvrit avec son manteau et prit la chevalière au doigt du Roi défunt. Ensuite, il envoya le corps du souverain à Persépolis où il le fit enterrer dans la nécropole royale et lui donna des funérailles grandioses avec les honneurs dus à son rang. Le Roi Macédonien se considéra alors comme son légitime successeur. La majorité des Satrapes restants firent vœux de fidélité à Alexandre et, de ce fait, furent autorisés à garder leurs positions. L'Empire Perse Achéménide est traditionnellement considéré comme ayant pris fin à cette date.